

⑦

062290

MONUMENTA GERMANIAE
HISTORICA
Bibliothek

IMPRIMERIE
DE MEESTER
WETTEREN
(BELGIQUE)

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. GRÉGOIRE

AVEC LA COLLABORATION DE

N. BANESCU, A. E. R. BOAK, MRS. G. BUCKLER, P. CHARANIS, CH. DELVOYE,
R. GOOSSENS, A. GRABAR, O. HALECKI, E. HONIGMANN, M. LASCARIS,
P. LEMERLE, M. LEROY, R. LOPEZ, M. MATHIEU, G. MORAVCSIK, P. ORGELS,
G. OSTROGORSKY, A. SOLOVIEV, A. A. VASILIEV, G. VERNADSKY.

TOME XX (1950)

ACTES DU VII^e CONGRÈS DES ÉTUDES BYZANTINES
BRUXELLES 1948. — II.



BRUXELLES
FONDATION BYZANTINE ET NÉO-GRECQUE
1950

X
216-14

de notules

riens comme l'Épître de Zénon sur la langue d'Homère, un traité de Suétone sur les termes injurieux ou sobriquets et leur origine... J'en passe.

Pour que soit mieux connue l'existence de ces manuscrits et d'autres analogues, il était nécessaire de refaire le catalogue du fonds. Il n'existe actuellement qu'un seul inventaire, celui d'H. Omont, compris dans l'*Inventaire sommaire des mss grecs de la B. N. et des autres bibliothèques de Paris et des Départements* (1888), pour les nos 1-1281. Les nos 1282-1368 n'ont bénéficié que d'une simple mention d'inscription dans un petit registre manuscrit. Les manuscrits Miller ont fait l'objet d'un catalogue spécial dû au même H. Omont : *Catalogue des mss grecs, latins... recueillis par E. Miller* (1897). Dans ce dernier inventaire, les notices sont un peu plus détaillées que dans le catalogue précédent et comportent l'indication de quelques éditions. Tous deux cependant n'offrent que des descriptions de type bref : contenu du volume, âge, matière, dimensions, nombre de feuillets. Les textes n'ont pas été collationnés, d'où lacunes et erreurs d'attribution.

Les principes directeurs du travail en cours sont ceux qui ont présidé à la rédaction du Catalogue Coislin par Mgr R. Devresse (1944). Trois parties dans chaque notice : présentation extérieure, contenu, économie intérieure. L'effort tend à rendre sensible, dans la description, la physionomie propre à chaque manuscrit. Le tiers environ du Supplément grec a été ainsi inventorié. La tâche est rendue difficile par l'extrême variété du fonds et par le manque d'instruments de travail. Les publications étrangères arrivent à la Bibliothèque nationale avec un énorme retard ou n'y parviennent pas du tout, notamment les éditions faites en Grèce.

Ce bref exposé n'a pas la prétention d'épuiser le sujet, mais seulement d'attirer l'attention des byzantinistes, puisque ici il s'agit d'eux, sur les possibilités offertes par le plus jeune de nos fonds grecs. S'il n'a pas l'homogénéité et la valeur des deux autres (l'Ancien fonds et le fonds Coislin), il mérite cependant d'être mieux connu et étudié. Les historiens de l'Église comme les philologues, les juristes, autant que les grammairiens ou les spécialistes d'art militaire, peuvent y trouver matière à d'intéressants et utiles travaux.

M.-L. CONCASTY,

NOTE SUR LA POLITIQUE ORIENTALE DE STILICON, DE 405 A 407

La politique orientale de Stilicon est encore très diversement appréciée. Le régent de l'Occident a rencontré de son vivant et chez les historiens ultérieurs beaucoup plus de critiques que d'approbations. On a été jusqu'à l'accuser d'avoir négligé la défense de l'Empire contre les barbares sur le Rhin et le Danube pour sa politique orientale : pendant treize ans il n'aurait cherché qu'à attaquer et dominer la *pars Orientis*. Il est sûr que pendant cette période les rapports entre les deux moitiés de l'Empire ont été généralement mauvais et que cette hostilité explique l'isolement d'Honorius, laissé presque sans appui par l'Orient au moment des grandes invasions. Mais Stilicon est-il le seul responsable de cette inimitié entre les deux *partes* ?

* *

On lui a reproché en premier lieu d'avoir obstinément voulu reprendre à Arcadius l'Illyricum oriental, que Théodose avait inclus dans la *pars Orientis*. Non seulement cette accusation est fragile, mais encore elle disparaît si nous acceptons, comme nous avons tenté de l'établir, la cession de cette portion d'Illyricum par Stilicon lui-même et non par Théodose, Valentinien II ou Gratien. Après la mort de Rufin, vers 395-396, le régent aurait consenti cet abandon pour sceller une sorte d'entente cordiale entre Arcadius et Honorius.

On lui a reproché, en second lieu, d'avoir voulu étendre à Arcadius la tutelle qu'il exerçait sur Honorius. Mais il est vraisemblable que Théodose et ses contemporains estimaient normale semblable tutelle. L'opinion publique et les hommes d'État ont-ils été bien conscients de ce fait révolutionnaire qu'était la bipartition de l'Empire ? Théodose, en

confiant à Stilicon les armées réunies de l'Orient et de l'Occident, l'a ainsi investi d'une sorte de régence sur les deux moitiés de l'Empire, comme l'a vu, en 1916, F. MARTROYE, *Bull. Sté. nat. Ant. de France*, 202-206, en se basant sur des textes formels d'Eunape et d'Olympiodore. De plus, en 395, l'unité impériale était toujours vivante dans les lois comme dans les mœurs. Stilicon lui-même pouvait-il restreindre au seul Occident l'œuvre de restauration impériale commencée par Théodose? Inévitablement, il cherchait à diriger la cour de Constantinople en même temps que celle de Milan ou Ravenne. Il a sans cesse intrigué autour d'Arcadius : il a d'abord participé activement à la chute des ministres orientaux qui lui étaient hostiles, tels Rufin, puis Eutrope ; il a ensuite soigneusement envenimé les difficultés des ministres nationalistes Aurelianus et Anthemius, en se faisant par exemple le champion de saint Jean Chrysostome. Mais cette volonté d'ingérence dans l'empire d'Orient ne semble dictée par aucune ambition de conquête effective au profit de l'empire d'Occident. Stilicon admettait sans réserves le partage des armées et des provinces entre les deux *partes* : nous l'avons vu céder à Arcadius l'Illyricum oriental, nous le verrons renvoyer à ce dernier l'armée d'Orient, dès la première sommation, nous le verrons encore obéir à Eutrope, quand celui-ci lui ordonnera d'évacuer une partie de l'Illyricum oriental, la Grèce, où cependant il guerroyait contre les barbares.

En revanche, Stilicon s'est efforcé d'animer les deux cours d'une même politique, la sienne. Sans doute lui aurait-il suffi de patronner en Orient des ministres favorables à l'entente avec l'Occident, tels Eutrope à ses débuts, le préfet du prétoire Caesarius ou le *magister militum* Fravitta. Son but était, non l'éviction d'Arcadius et du gouvernement oriental, mais la *Concordia fratrum*, idéal que proclament les monnaies frappées aussi bien par Honorius que par Arcadius lors de rares périodes d'entente entre les deux Augustes frères (1).

(1) H. GOODACRE, *The Bronze Coinage of the Late Roman Empire* (Londres, 1922) 85 et 88-89, et *Handbook of the Coinage of the Byzantine Empire*, I (Londres, 1928) 22.

solidi ou pièces de bronze portant *CONCORDIA A UGG.* Il souhaitait continuer l'unité impériale maintenue par Théodose, qui avait pu diriger soit Valentinien II, quand lui-même résidait à Constantinople, soit Arcadius, quand il se trouvait à Milan. Stilicon était, alors, entraîné à cette politique œcuménique non seulement par son ambition personnelle, mais surtout par une juste appréciation de la situation de l'Empire face aux barbares. En effet, les forces impériales, aussi bien militaires que fiscales, suffisaient à peine à parer aux dangers d'invasions massives, tel le grand assaut de 378. Cette année-là, quand Valens tomba et que l'armée orientale fut débordée par les Goths, l'Empire ne dut son salut qu'à l'arrivée de Gratien et de l'armée occidentale. Trente ans plus tard, peut-être aurait-on pu endiguer la *Völkerwanderung* de 407-408, si l'armée d'Orient était venue épauler celle d'Occident. La politique impériale de Stilicon paraît bien avoir eu pour elle non seulement la force de vieilles habitudes, mais encore une précieuse efficacité pratique.

Si l'on suppose donc que Stilicon s'est efforcé d'harmoniser et de diriger les deux *partes imperii*, comment expliquer que, brusquement, en 406-407, il ait pris l'initiative de la rupture en déclarant la guerre au gouvernement oriental? Une telle décision était si contraire à sa politique antérieure qu'on est tenté d'en rejeter la responsabilité, au moins en partie, sur Arcadius et ses ministres. Examinons de près ce tournant politique imprévu.

La guerre fratricide, à laquelle Stilicon finit par se résoudre, a été jugée comme une trahison, essentiellement pour deux raisons : d'abord parce qu'il s'agissait d'une lutte entre les deux fils de Théodose, ensuite parce que Stilicon s'alliait contre l'empire d'Orient à un roi barbare, Alaric. La querelle entre les partisans et les adversaires de la pénétration barbare, querelle de plus en plus âpre depuis 378, vint en effet compliquer et déformer la politique stiliconienne. Cependant les Romains d'Occident, restés à l'abri des récentes invasions gothiques, étaient, alors, moins hostiles aux barbares que les Romains d'Orient ; de surcroît, parmi ces derniers, les éléments grecs gardaient depuis longtemps la fierté d'une race et d'une civilisation à la fois supérieure et menacée, sentiment généralement ignoré des Latins en face des Gaulois,

des Espagnols ou des Africains. Aussi Stilicon ne se heurta-t-il que très tardivement à l'hostilité d'un parti antibarbare occidental, mécontent de la barbaophilie de Théodose et de son disciple, le régent. Ce parti ne put d'ailleurs progresser qu'avec l'aide de l'Orient d'Anthemius, heureux d'avoir à son tour l'occasion d'intriguer à la cour de Ravenne. En Orient, au contraire, les antibarbaires avaient pris le pouvoir après la chute d'Eutrope (399). A partir de cette date, l'hostilité entre les deux *partes* s'était aggravée, car les ministres d'Arcadius virent en Stilicon non seulement une autorité rivale, menaçant la leur, mais encore un barbare mécontent de l'épuration nationaliste de l'armée et du gouvernement orientaux. Aussi, quand Stilicon fut tombé et Anthemius installé solidement à Constantinople, la version officielle de la lutte récente entre les deux cours représenta-t-elle Stilicon comme un barbare ennemi de l'Empire, associé aux Goths pour le détruire, coupable enfin d'avoir appelé les hordes germaniques pour l'asservir. Des esprits aussi différents qu'Orose et Rutilius Namatianus s'accordent pour faire de Stilicon le responsable des malheurs de Rome.

Toutefois le moins que l'on puisse dire de l'alliance officielle entre Stilicon et Alaric est que Stilicon paraît s'y être résigné faute de mieux. Les ministres d'Arcadius avaient été au contraire les premiers à se servir du roi goth contre des Romains. Il est vrai que, ces ministres « traîtres » étant justement Rufin et Eutrope, impopulaires ou méprisés, leurs successeurs, Aurelianus et Anthemius, n'avaient eu aucun scrupule à les renier. Cependant, Aurelianus et Anthemius n'avaient-ils pas suivi la même politique envers l'Occident que Rufin et Eutrope ?

* * *

Le premier à lancer les barbares d'Alaric sur l'Occident semble avoir été Rufin. Assiégé par les Goths à Constantinople et sans armée pour les repousser, il a négocié avec eux, affectant même de les traiter en amis, comme Claudien le lui a reproché avec véhémence [*In Ruf.*, II, 73-85]. Il a su aussi détourner Alaric vers les provinces occidentales (H. RICHTER, *De Stilicone et Rufino*, 48). Le roi goth avait quitté

la Thrace et pris la direction des routes de Pannonie par la Macédoine (Socr., VII, 10). Sur la *via Egnatia* sans doute, il reçut la nouvelle de l'arrivée rapide de Stilicon à la tête des deux armées impériales et s'empressa d'obliquer vers le Sud, par la route de Thessalie, qui conduisait en Grèce, aux Thermopyles. Mais les milices thessaliennes réussirent à lui barrer la haute vallée du Pénée vers Gomphi : il finit par les repousser et envahit la plaine méridionale. Il avait cependant perdu du temps ; ce fut dans la vallée du Pénée que Stilicon le surprit et l'encercla. Sa défaite était certaine. Les provinciaux purent espérer que Stilicon ferait ensuite des opérations de nettoyage, comparables à celles de Théodose en 379-380. Rufin ne le toléra pas : persuadé que la victoire de Stilicon entraînerait sa perte, il fit si bien qu'Arcadius ordonna au régent de renvoyer à Constantinople les troupes orientales et de repartir en Italie avec le reste de l'armée. Stilicon désirait trop l'entente avec l'empereur d'Orient pour ne pas obéir. Il se contenta de faire tuer Rufin par les soldats renvoyés, puis passa une sorte d'entente cordiale avec Eutrope, successeur de Rufin, en lui cédant l'Illyricum oriental et la tâche de guerroyer contre Alaric.

Au bout de quelques mois, Eutrope se montra aussi impuissant que Rufin à chasser les Goths du Péloponnèse et aussi rétif que ce dernier aux directives de Stilicon. En conséquence, le régent crut utile d'intervenir à nouveau dans la *pars Orientis*, cherchant sans doute plus à intimider Eutrope qu'à libérer les provinciaux des barbares. N'avait-il pas pour cela de bonnes raisons ? Alaric ne menaçait-il pas d'envahir l'Illyricum occidental ? Eutrope pourrait-il repousser une aide dont il avait tant besoin ? La campagne de Stilicon paraît avoir été préparée pour se dérouler rapidement et mettre Eutrope devant le fait accompli.

Stilicon débarqua donc à Lechaion, le port de Corinthe, et surprit Alaric, qui dut battre en retraite et alla se réfugier dans les montagnes arcadiennes, sur le plateau de Pholoe (Zos., V, 7 ; CLAUD., *De IV cos. Honor.*, 461-65, *De nupt. Honor.*, 178, *Laus Stil.*, I, 173-74). Comme en 395, Stilicon l'encercla et la capitulation des Goths était certaine, quand, brusquement, Alaric s'esquiva et se retira en bon ordre vers le golfe de Corinthe. Peut-on imputer cette fuite à une défaite mili-

taire de Stilicon? Zosime (V, 7) est le seul à le supposer : il assure que le désordre de l'armée romaine, où Stilicon ne savait pas imposer la discipline, avait permis aux barbares de s'enfuir. On peut ajouter que l'inactivité de Stilicon, après cette fuite, demeure effectivement incompréhensible. Pourquoi n'arrêta-t-il pas Alaric sur la route difficile de la côte nord du golfe, menant de Mégaride en Étolie, détour imposé au roi goth par le manque de bateaux? On doit en déduire que Stilicon laissa volontairement partir Alaric, ce que suggèrent d'ailleurs aussi bien le stiliconien Claudien (*De bello get.*, 518) que l'anti-stiliconien Orose (VII, 37). Mais est-ce bien là une preuve d'entente entre Stilicon et Alaric? A cette date un tel accord semble impossible, et tout ce que nous savons des rapports entre les deux hommes jusqu'à 401 le dément. Stilicon a dû craindre en Alaric un ennemi plus dangereux qu'un simple chef goth, peut-être déjà un général barbare à la solde d'Eutrope. En 397, en effet, l'hostilité de la cour d'Arcadius était telle que le régent avait à faire face en Grèce à deux ennemis, dont le plus redoutable n'était sans doute pas le roi barbare. Pourquoi Eutrope n'aurait-il pas négocié avec Alaric, comme il négocia l'année suivante avec le rebelle Gildon? Qu'aurait fait le régent si l'armée orientale était venue secourir les assiégés de Phlooe, si Arcadius avait exigé l'évacuation de l'Illyricum? La guerre civile entre les deux *partes* aurait été inévitable.

Stilicon renonça donc à intimider Eutrope par une démonstration militaire et préféra l'abattre par des moyens détournés, analogues à ceux dont il s'était servi en 395 contre Rufin. Eutrope d'ailleurs dévoila son jeu : pour opposer à son rival une armée suffisante et lui ôter tout prétexte de guerroyer en Grèce, il traita avec Alaric et fit de celui-ci un *magister militum per Illyricum*. (CLAUD., *In Eutr.*, II, 215-217, et *De bello get.*, 536-537).

Dans l'été de 399, Stilicon hâta certainement le complot qui entraîna la chute d'Eutrope. Mais dès l'automne, les nationalistes remplacèrent Eutrope au pouvoir et accablèrent Gainas, l'homme de confiance de Stilicon, à un coup d'État. A ce moment, si le régent avait eu jadis des relations avec Alaric, il aurait dû les reprendre et exploiter le mécontentement

du chef goth, inquiet de la politique antibarbare de Constantinople. Or il répugna à se servir d'Alaric contre le gouvernement oriental. Il préféra, comme d'habitude, les intrigues de cour aux champs de bataille. Le mythe de la *Concordia fratrum* le hantait toujours : ainsi les inscriptions commémorant la victoire sur Gildon associèrent Arcadius à Honorius (*C. I. L.*, VI, 1187).

Mais Aurelianus ne désarma pas plus qu'Eutrope. Il dirigea en Orient une véritable campagne de pamphlets contre Stilicon, comme le montre par exemple un sermon prononcé à Édesse et faussement attribué à Chrysostome (*P. G.*, t. 59, c. 344). Il est vraisemblable qu'il ait poussé Alaric à envahir l'Italie à la fin de 401.

Stilicon, ainsi « trahi » par l'Orient, n'aurait-il pas pensé à son tour à se servir d'Alaric? Ne l'a-t-il pas ménagé au cours de la dure campagne de 402? Il traita avec lui après la victoire de Pollentia, ce dont Claudien cherche à l'excuser (*De bello get.*, 77-100, *De VI cos. Honor.*, 130-140, 225-229, 128). Mais il le fit parce qu'il n'avait pas les moyens militaires d'anéantir les Goths, et il ne pensa certainement pas à cette date qu'il pourrait utiliser Alaric contre le gouvernement oriental.

* * *

Les négociations entre Stilicon et Alaric n'ont pas commencé avant 406. Le régent eut d'abord à se débarrasser des bandes de Radagaise, qui avaient envahi l'Italie à la fin de 405 : avant d'avoir vaincu les envahisseurs à Fiesole, comment aurait-il eu le temps de s'occuper de politique orientale? Au début de l'été 406, les ambassadeurs envoyés par Honorius à Constantinople pour y défendre la cause de Chrysostome (PALLADIUS, *dial.*, IV, *P. G.*, t. 47, c. 15-16), regagnèrent l'Italie (*ib.*, 20), et racontèrent les traitements ignominieux que leur avait infligé le gouvernement oriental. Stilicon, s'apercevant enfin qu'il n'avait aucun moyen de faire pression sur Anthemius, se décida alors peut-être à une démonstration militaire, comme jadis au temps de Rufin et d'Eutrope. Il ne s'y résigna cependant qu'avec prudence : il avait déjà montré une certaine patience, si, comme cela

est très vraisemblable, Honorius avait écrit à son frère dès l'été de 404, à la fois au sujet des Johannites et des troubles de l'Illyricum ravagé par les barbares, lettre à laquelle fait allusion l'épître impériale 38 de la *Collect. Avellana*.

Pendant l'année 405 Stilicon ne s'était pas départi d'une attitude expectative vis à vis de l'Orient. On ne peut guère en effet dater de cette année-là son alliance avec Alaric, en dépit des hypothèses de O. Seeck (*Gesch.*, V, 375 et 586), E. Stein (*Gesch.*, I, 381-384), L. Schmidt (*Die Ostgermanen*, 270) et Mazzarino (*Stilicone*, 73-75 et 157, n. 2), qui utilisent tous un passage de Zosime (V, 26), que ne confirment ni Olympiodore (frgt 3) ni Sozomène (VIII, 25). Toute la diplomatie de Stilicon en 405 dément cet accord avec les Goths, qui aurait entraîné la rupture immédiate avec Arcadius. Pendant la première moitié de l'année, le régent s'efforça d'intervenir dans la querelle johannite, réunissant d'abord un synode d'évêques italiens pour examiner la déposition de Chrysostome, puis expédiant à Constantinople des légats pontificaux munis de lettres impériales. A quoi bon tous ces prétextes, s'il avait voulu rompre définitivement avec l'Orient? Peut-être d'ailleurs essayait-il en même temps d'améliorer ses relations avec Alaric, ne serait-ce que pour l'empêcher de ravager l'Illyricum occidental; ainsi, il put lui envoyer quelques jeunes otages, parmi lesquels se trouvait Aëtius, qui, selon Grégoire de Tours (II, 8), aurait passé trois ans chez Alaric, de 405 à la fin de 408.

En 406, Stilicon vainqueur de Radagaise, mal renseigné sur l'état de l'Orient et exaspéré par les offenses infligées aux ambassadeurs occidentaux, se décida enfin à la rupture. Cependant il s'y résigna lentement: à l'automne de 406 encore, il laissa proclamer la paix entre les deux *partes* sur la dédicace de l'arc triomphal commémorant à Rome la victoire de Fiesole (*C.I.L.*, VI, 1196); puis, en septembre, il fit désigner pour le consulat de 407 Honorius et son jeune neveu Théodose. C'est donc seulement à la fin de 406 que Stilicon pensa à une guerre en règle. L'ordre des faits énumérés par Olympiodore (frgt 3), et surtout par Sozomène (VIII, 25), montre qu'il commença par revendiquer l'Illyricum oriental abandonné à Arcadius en 395-396, puis passa avec Alaric

une alliance en bonne et due forme, pour, grâce à ce renfort, s'emparer aisément des provinces revendiquées.

Les préparatifs de la guerre ne commencèrent qu'en 407, ce qui prouve encore que l'alliance d'Alaric, indissolublement liée à une déclaration d'hostilité contre le gouvernement oriental, était récente. C'est sans doute au début de l'année 407 qu'Alaric fut nommé par Honorius *magister militum per Illyricum* et Jovius *p.p.o. Illyrici*, mesures qui révèlent que la déclaration de guerre était déjà faite et qu'on payait ainsi le concours apporté par les Goths. La campagne devait s'ouvrir au printemps: Stilicon interdit les relations maritimes avec l'Orient (*C. Th.*, VII 16, I), et Anthemius s'empressa dès avril de restaurer les fortifications des villes illyriennes (*ib.*, XI 17, 4, et XV I, 49).

Mais, en 407, la situation de Stilicon en Occident n'était pas aussi solide que jadis, en 395 ou 397. Le régent devait compter avec l'opposition des antibarbares encouragés par Anthemius et avec les velléités d'indépendance d'Honorius. Il prit bien quelques précautions, mit à la préfecture du prétoire son ami Fl. Longinianus à la place d'Hadrien (*C. Th.*, XIII 7, 2), et à la préfecture de la ville Senator à la place de Romulus (*ib.*, XVI 5, 40). Il exempta même les *honorati* de la lourde obligation de fournir des recrues par la loi du 22 mars 407 (*ib.*, VII 13, 18, et 20, 13), ce qui montre à quel point la mobilisation contre l'Orient était impopulaire. Toutefois l'habitude de la toute-puissance lui fit peut-être sous-estimer la force de l'opposition. Son entourage, sa femme Serena, durent alors voir le danger avant lui et mieux que lui.

Serena, en effet, désapprouvait la guerre plus par peur des haines que celle-ci soulèverait contre son mari que par affection pour les deux empereurs frères. C'est elle qui pressa Stilicon de consentir au mariage de leur seconde fille Thermantia avec Honorius, sans doute dès 407, comme le dit S. Mazzarino, épousailles que cependant Zosime (V, 28), Olympiodore (frgt 2), Jordanes (*Get.*, XXX) et la chronique de Marcellin datent de 408. Depuis la mort de Maria en 404, Stilicon avait perdu le rang de *socer* de l'empereur. Santo Mazzarino (*Serena e le due Eudossia, Quaderni de Studi romani VII, Donne di Roma antica*, Rome, 1946) a tenté d'attribuer la

prudence de Serena à une politique indépendante, hostile même à Stilicon, hypothèse qui avait été déjà émise par Seeck (art. *Serena*, P. W. 1923, c. 1672). Reprenant ce qu'il avait déjà dit dans son *Stilicone*, 75 et 282, il affirme que Serena, catholique fanatique et mère adoptive du pieux Arcadius, ne pouvait tolérer l'alliance conclue par son mari avec l'arien Alaric pour faire la guerre au gouvernement oriental légitime. En fait, dans ces circonstances, Serena ne paraît pas s'être montrée *troppo romana e cattolica*, comme le dit S. Mazzarino (*op. cit.*, 11).

Serena s'efforça au contraire de sauver Stilicon, presque malgré lui, en évitant la guerre avec l'Orient. S. Mazzarino voit néanmoins dans le mariage de la petite Thermantia avec Honorius la preuve d'une politique dynastique (*op. cit.*, 13), alors que ce mariage ne pouvait guère profiter qu'à Stilicon en contrebalançant sur l'esprit du jeune prince l'influence croissante d'Olympius et des cercles milanais. Serena en outre put déjouer un véritable complot tramé contre son mari au moment de commencer les opérations.

Au printemps 407, comme Stilicon se préparait à rejoindre Alaric et passait les troupes en revue à Ravenne, survinrent deux empêchements, selon Zosime (V, 27) : d'abord la nouvelle de la mort d'Alaric, faux bruit répandu sans doute par les espions d'Anthemius, que Stilicon n'eut pas de peine à démentir au bout de quelque temps ; ensuite la nouvelle des invasions barbares en Gaule, malheur manifestement vrai cette fois, qui, d'après Zosime, trouva créance chez tout le monde. Aussitôt les ennemis de Stilicon exploitèrent la situation et effrayèrent Honorius : l'empereur décommanda l'expédition orientale, ce qui mit Stilicon en échec pour la première fois depuis 395. Serena dut à son tour s'effrayer : pour retarder la disgrâce de son mari, elle prit l'initiative d'une réconciliation entre les deux Augustes frères, (Zos., V, 29). S. Mazzarino lui attribue la responsabilité des lettres impériales envoyées à Alaric pour rompre l'alliance et arrêter les préparatifs de guerre en Epire. Mais Stilicon, dans le discours qu'il prononça au Sénat en 408, n'incrimina Serena que d'avoir souhaité maintenir, *βουλομένην φιλάττεσθαι*, l'entente entre Arcadius et Honorius (Zos., 29) ; quant aux lettres impériales en question, *γράμματα Ὀνωρίου*, rien ne

s'oppose à ce qu'elles aient été dictées à l'empereur par Olympius ou ses amis antibarbares. Plus grave serait l'intervention de Serena, après la paix ménagée avec Alaric : selon Zosime (V, 30), Honorius sur son conseil, *συμβουλῇ Σερήνας πειθόμενος*, décida d'aller rejoindre l'armée à Ravenne, contre le gré de Stilicon. Mais Serena pouvait craindre autant que les intrigues de cour le mécontentement de l'aristocratie romaine : l'incident du sénateur Lampadius, osant tenir tête au régent qui voulait faire la paix avec Alaric, est très significatif (Zos. V, 29). Si vraiment Serena passait aux yeux de tous pour hostile à la politique stiliconienne et en particulier pour responsable du contre-ordre expédié à Alaric, en 407, pourquoi en 409 (Zos. V, 38), fut-elle condamnée à mort parce qu'on la soupçonnait d'être capable de livrer Rome à ce même Alaric ?

La décision d'Honorius au printemps de 407, préparée vraisemblablement plus par les antibarbares que par Serena, signifia pour Stilicon le commencement de la fin. Sa politique orientale était ajournée *sine die*, malgré les espoirs, vite déçus d'ailleurs, qu'allait susciter la mort d'Arcadius en mai 408. Comme elle est restée ainsi en suspens il nous est difficile de l'apprécier. Mais la guerre fratricide avait été conjurée plus par les invasions massives qui inondaient les Gaules que par le parti antibarbare d'Occident. Seule cette *Völkerwanderung* permit aux ennemis de Stilicon de réussir à Ticinum le coup d'État qui devait abattre le régent. Si l'échec de Stilicon en 407 ne put lui ravir le pouvoir, il servit au moins à calomnier sa mémoire : dès 408, en effet, ses ennemis vainqueurs réussirent à confondre dans une même haine le régent et son allié tardif, Alaric, comme le montrent les accusations d'Orose (VII, 38), de Jordanes, de Philostorge (XII, 2) et des chroniqueurs.

Toulouse.

Emilienne DEMOUGEOT.